

BRUCE BÉGOUT

L'Accumulation primitive de la noirceur



ÉDITIONS ALLIA

16, RUE CHARLEMAGNE, PARIS IV^e

2014

© Bruce Bégout, pour la photographie de couverture.
© Éditions Allia, Paris, 2014.

À Aude.

“Tout fonctionne. Voilà qui est précisément inquiétant, que cela fonctionne et que le fonctionnement pousse sans cesse plus loin vers plus de fonctionnement encore.”

MARTIN HEIDEGGER

A. FLOTTEMENTS

- X %

WALTER et moi entretenions depuis la fin de l'adolescence une passion secrète pour un écrivain peu connu : Richard Lazare. Cela faisait des années que ses textes précieux, renouant avec le conte gothique, et qu'il combinait comme nul autre avec les fantaisies malsaines de Sternberg et de Wilcock, nous cramponnaient. Nous étions à l'affût de la moindre de ses productions publiées dans des revues confidentielles ou des petites maisons d'édition, et cultivions de manière clandestine notre fascination. Nous nous employions à traquer, comme les derniers spécimens d'espèces en voie de disparition, ces trop rares publications qu'il se plaisait à distiller au compte-gouttes. Et lorsque, par chance, nous parvenions enfin à dénicher dans un opuscule quasi introuvable l'un de ses récits, nous devions nous contenter de sa taille réduite. Car Lazare bannissait les longueurs, les redondances, les molleses, tout ce qui était, disait-il, lâche et loquace, les transitions inutiles, les développements secondaires, le fatras psychologique, ce qui pouvait retarder la *frappe*. À chaque ligne, il désirait conserver une tension extrême. Aussi sabrait-il, dès qu'il le pouvait, et sans que cela détériorât l'impression d'ensemble, les passages vaseux et traînants. Ses textes ramassés sur eux-mêmes, comme des carapaces de hérissons, en avaient tout le piquant. La brièveté, disait-il, condensait et densifiait. Elle creusait l'énigme. Loin de la confusion bavarde, nous placions très haut son *Bréviaire des ombres* et les proses courtes des *Collectes* tome 1 & 2. Lazare appartenait pour nous au cercle étroit et réservé des auteurs lucifériens, ces sortes de noms magiques que l'on se refile sous le manteau comme de la came de premier choix. Nous n'hésitions pas à placer la lecture de ses miniatures au rang des plaisirs les plus intenses que nous pouvions éprouver, loin devant les contentements procurés par la sexualité collective et les paysages spectaculaires. Nous n'avions cependant jamais osé le contacter, de peur de le déranger, ou peut-être

de verser à bon compte dans le cliché du fanatisé. La distance sacrait la considération. Toutefois cette ligne blanche finit par nous apparaître de plus en plus comme une règle contraignante et un peu stupide. Nous savions que Lazare habitait notre région. Nous décidâmes un jour de lui écrire dans le but, tout d'abord, de lui témoigner notre admiration sincère et, ensuite, s'il ne trouvait pas cette demande inconvenante, de solliciter une entrevue. À notre surprise – car nous le pensions inaccessible – il nous répondit assez rapidement. Il se dit quelque peu étonné par notre requête, lui qui s'était accoutumé à l'anonymat des taupes et s'y plaisait, mais accepta avec joie de nous rencontrer. Sa lettre était amicale, aux antipodes des façons crues de l'être bilieux que nous avions imaginées. Alors que nous nous attendions à être conviés chez lui, il nous donna rendez-vous à la brasserie Des Amis située dans le centre commercial -x % de Massy. Ce qui nous rendait si enthousiastes ne recelait-il pas une menace que nous ne soupçonnions pas ?

Dès le réveil, nous fûmes pris d'une excitation fébrile. Notre appréhension générale redoubla devant les difficultés à nous rendre à notre lieu de rendez-vous. Il nous fallut en effet prendre le RER B, puis un bus de banlieue que nous attendîmes plus d'une demi-heure, et enfin marcher pendant encore vingt minutes dans une zone impropre à tout déplacement piéton comme à toute vie humaine. Inquiets, nous surveillions les alentours comme ceux qui s'infiltrèrent dans des endroits suspects. Cela ralentissait notre allure. Heureusement nous étions partis en avance, afin de parer tout imprévu. Derrière un pylône, -x % apparut. C'était un centre commercial de taille moyenne, un peu décrépît. Il n'appartenait pas à la race noble des hypermarchés haut de gamme qui associent consommation et divertissement. Il devait dater des années soixante-dix et accusait franchement son âge. La peinture de la façade s'écaillait en plaques disjointes, les enseignes brinquebalaient prêtes à crouler, et le parking, envahi par des herbes folles aux allures de serpent, était quasiment vide comme pour un 15 août. On aurait dit des ruines sans passé. Cette vision ne nous découragea pas.

Nous pénétrâmes dans le bâtiment d'aspect sinistre par une porte tournante qui, tout en grinçant horriblement,

faillit nous faire choir. De la *muzak* sirupeuse et un éclairage agressif nous reçurent. Ce n'est qu'une fois passé le seuil que nous distinguâmes le restaurant chinois et le cordonnier qui faisait aussi serrurier et tabac. Habitant Paris depuis toujours, nous n'avions pas l'habitude d'évoluer dans ces parages suburbains dont les codes nous étaient inconnus. Il s'agissait là d'une initiation soudaine et quelque peu violente. Le passage dans le nouvel ordre mondial que Lazare nommait le *Dispositif*. Un monde de béton et de tôle, de hangars peints, de volumes géométriques, sans crypte, sans cave, sans mystère. Heureusement, notre lieu de rendez-vous ne fut pas très difficile à trouver. Seules deux galeries formaient une équerre. Nous nous engageâmes dans sa barre supérieure, plus exactement dans sa partie gauche. De loin, nous vîmes Richard Lazare attablé à ce qui paraissait être une terrasse de café donnant directement sur l'intérieur de l'allée couverte où, au rythme lent des vannés, quelques caddies et familles traînaient de conserve entre les jeux automatiques pour enfants. C'était bien le Des Amis. Lazare n'était pas seul. Était assis à ses côtés un homme à la figure émaciée, à la blondeur germanique. Ils semblaient converser en intimes. À l'heure dite, nous nous présentâmes. Notre écrivain ne correspondait pas du tout à l'image que nous nous étions faite de lui. Certes nous connaissions son visage à travers quelques photographies que l'on avait réussi à glaner sur divers blogs et nous n'eûmes pas de problème à le reconnaître. Mais ce furent ses manières qui, tout de suite, nous surprirent. Loin d'être un homme sombre et taciturne, il faisait preuve de gaieté, d'entrain, et n'arrêtait pas de parler. Il démarra l'entrevue sur les chapeaux de roue, ne nous laissant pas placer le moindre mot. Il était presque trop heureux d'avoir trouvé deux jeunes hommes que son œuvre intéressait. Une énergie communicative qui, pendant des années, n'avait pas trouvé à s'exprimer, s'épanchait avec joie. Il évoquait de façon volubile aussi bien son temps, qu'il trouvait *formidable*, que l'état actuel de la création littéraire, qu'il encensait comme *un âge béni*. Il lui eût paru fâcheux ou inconvenant de dire du mal d'un auteur. L'aigreur chez les artistes étant, nous confia-t-il, "une maladie infectieuse", il ne souhaitait pas l'attraper ni la transmettre comme "une

vulgaire scarlatine". En tout, il s'exprimait avec bonté, et se montrait généreux et affable. Nous essayâmes de l'amener progressivement sur le terrain de ses propres œuvres, de son style, de son art, ce qui était après tout le but initial de notre rencontre. Il résista par modestie ou désintéret, puis, de bonne grâce, céda à nos avances. Walter enregistra en particulier ce qui suit, qui fait presque office de déclaration de principe :

Je ne poursuis pas le bizarre, le tordu, le malsain, je poursuis ce qui, au cœur du bizarre, du tordu, du malsain, demeure ordinaire. L'irruption de l'étrange n'acquiert à mes yeux sa vraie valeur qu'à partir du moment où ce qu'elle révèle ne participe pas simplement du dérangement des habitudes les plus ancrées, mais suscite en nous la mobilisation de ce que nous avons toujours su : un fonds souterrain d'évidences qui a toujours été là, mais que, pour de multiples raisons, nous avons oublié. C'est ce moment paradoxal où l'abrogation de la familiarité nous apparaît elle-même au bout du compte comme familière que je vise à autopsier. Le craquèlement de la surface quotidienne ne m'intéresse pas en soi. Je manifeste peu de goût pour les effets grossiers des films d'horreur où l'insane vient tout à coup corrompre la tranquillité du foyer idéal. Ce craquèlement commence seulement à exciter mon imagination lorsqu'il révèle en dessous une autre forme de connaissance tout aussi commune. Je veux ausculter dans toutes ses ramifications souterraines cette familiarité de l'étrangeté, cette présence du trouble ontologique qui, loin de venir simplement détruire un socle de certitudes, celles que nous partageons dans la vie courante et qui nous accompagnent comme un cicérone, nous fait accéder à des constats implacables. De là ce fatras de farces tragiques et de spectacles d'horreur. Il n'est couvert par aucune morale, ne contient nulle leçon ; il ne vise rien d'autre que l'exhibition des anomalies, et traque la vision délectable de notre vulnérabilité.

Le souvenir de cet instant s'effacera sans doute. Il rejoindra le dépôt des moments oubliés. Mais sur le coup cette tirade nous fit forte impression. Lazare se tut quelques instants, comme s'il réfléchissait à ce qu'il venait de dire et en mesurait l'effet, et enchaîna sur ses difficultés actuelles à trouver un bon ostéopathe. Pendant tout l'entretien, l'autre homme resta entièrement silencieux. Blanc comme un linge, il nous écoutait sans avoir l'air de s'ennuyer (il n'arborait pas cette

expression d'absence qu'on lit souvent sur le visage de ceux qui assistent à une conversation à laquelle ils ne sont pas conviés), jetant de temps en temps un coup d'œil dans le fond ambré de son demi comme pour y voir confirmée sa présence au monde. Cela faisait une heure et demie que nous devisions lorsque, comme s'il s'était soudainement rappelé de lui, Lazare pensa à nous le présenter. Il le nomma *Jan*, et, sans même nous laisser le temps de lui poser la moindre question ou même d'avoir l'idée de lui en poser une, nous raconta son histoire. L'autre écarquilla les yeux et laissa faire. Jan était sud-africain, et avait appartenu à la fin des années soixante aux services secrets de l'ancien régime. Sous l'apartheid, il avait eu pour tâche d'espionner les opposants de l'ANC, notamment ceux de la diaspora. En 1974, il avait ainsi reçu pour mission d'infiltrer l'intelligentsia critique en France. Il procéda de manière méthodique comme le lui avaient appris ses chefs aux noms de pâtres boers. Crayon à la main, il lut les écrivains et les philosophes, changea de garde-robe et de cigarettes, modifia son accent rustaud et ses manières, s'initia à l'art moderne, et, après divers approches et subterfuges, devint ami avec Brink et Breytenbach qui ne se doutèrent de rien. Pour ce faire, il créa avec les fonds suisses du Vlakplaas une revue littéraire, *Argos* ("Mille yeux mais un seul but", telle était sa devise, nous précisa Lazare), qui publiait des textes en afrikaans et accueillait favorablement la contestation en exil, lui fournissant même en ces temps difficiles une vitrine. Ce fut rapidement un succès. Il reçut et fut reçu par tout ce que le quartier latin comptait alors de personnalités en vue. Pendant quinze ans, il vécut comme un esthète, occupé d'art et de littérature, de politique aussi, à lire et publier des textes, à peaufiner des maquettes et organiser un chemin de fer, à concevoir des hors-série et à participer à des colloques. Aux frais de l'État, il menait une vie de pacha. Son appartement de la rue Monge devint un des lieux à la mode. On s'y pressait pour converser, rédiger des tribunes, s'y tenir au courant des nouvelles du pays, fomenter des aides. Jan rencontra Henri Curriel et intégra l'*Okhela*. Il était de plus en plus séduit par son nouveau genre de vie et partageait presque les idées subversives de ses nouveaux amis. Il était loin le temps

où il traquait l'opposant dans les sables roux du Namib, où il ligotait les rebelles aux arbres morts du Brandberg et les observait lentement pourrir sous le soleil brûlant et les nuées de mouches. On citait à présent son nom comme une des individualités les plus attachantes du monde des Lettres. Dans le *township* de Khayelitsha, une chanson glorifiait même ses actes. *Argos* avait plus de mille neuf cents abonnés dans le monde, et était distribuée dans toutes les bonnes librairies d'Europe. Quelques exemplaires parvenaient également dans l'hémisphère austral et y circulaient en samizdats. Danilo Kis, Cees Nooteboom, J.M. Coetzee, Pontus Feerghen et d'autres écrivains de renom publièrent en son sein. Jan évoluait comme dans un rêve. Seuls les longs rapports qu'il envoyait tous les mois à Pretoria lui rappelaient son véritable rôle. Quelques disparitions non élucidées, dans lesquelles il n'était pas directement impliqué, ternissaient également son horizon. *Argos* avait l'œil sur tout. À la fin de l'apartheid, apprenant cette *couverture subtile*, le nouveau régime refusa son amnistie et s'opposa *catégoriquement* (Lazare accentua l'adverbe de façon à dramatiser) à son retour au pays. Jan se retrouva alors véritablement en exil, sans argent, sans soutien, sans structure. Abandonné par ses supérieurs, il dut quitter son appartement, rendre sa carte, vendre sa bibliothèque. Il chercha à financer sa revue par d'autres moyens, à continuer de mener la vie de bohème dont il avait joui pendant des années, sans toutefois y parvenir. Et puis ce qui devait arriver arriva. On révéla publiquement – une fuite, une trahison, une vengeance – lors de cette période de transparence assez courte qui, tel un épanchement de pus, suit un changement de régime, son véritable rôle. Tous ses anciens amis parisiens lui fermèrent leurs portes, sauf un : Richard Lazare.

Lors de notre retour, nous nous trompâmes de bus et nous perdîmes pendant deux heures dans une zone pavillonnaire sans fin, dont la monotonie et la disgrâce spectaculaires nous rappelaient les ambiances glauques des récits de Lazare, en particulier ce conte cruel qui s'appelait *L'apocalypse intime* et qui racontait le lent naufrage dans la schizophrénie d'une femme au foyer. Grâce aux indications étonnamment précises (*étonnamment* eu égard à l'image de jean-foutre que

l'on se fait, d'ordinaire, de ces adolescents dégingandés qui portent des jeans trois fois trop grands aux limites de la déculottée) d'un groupe de jeunes qui traînait sur un skate-park, nous retrouvâmes notre chemin. Nous étions dans le bus, deux stations avant la gare de RER, à partager nos impressions sur cette rencontre, lorsque nous aperçûmes sur le trottoir de droite Richard Lazare qui tenait Jan par la main. Ils s'apprêtaient à traverser la rue en dehors de tout passage clouté dans un endroit dangereux. On aurait dit que l'un guidait l'autre comme un chien d'aveugle. Qu'ils étaient liés par un pacte hiérarchique. Ils paraissaient pressés de poursuivre leur route et ne voulaient être interrompus sous aucun prétexte, au risque de se faire renverser par une voiture. Walter se retourna machinalement et leur fit un signe de la main, par réflexe, car ce geste saugrenu n'avait sans doute aucune chance d'aboutir. Ils ne le virent effectivement pas et poursuivirent leur progression. Ils finirent par disparaître derrière une aubette recouverte de tags. Une jeune femme, assise juste derrière nous, et qui désirait certainement briser le mur d'indifférence mutuelle qui sépare si souvent les passagers des transports en commun, nous demanda si nous les connaissions. Nous répondîmes par la négative. Walter sortit de sa poche son lecteur MP3 et mit son casque. Je fis de même.